

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE Bruno Beltrão / *Inoah*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO

Jeudi 8 novembre 2018 :

Radio Nova / *Le 13h - 17h30* / Isadora Dartiale - 13h

Sujet : Isadora Dartial a parlé de *Inoah* de Bruno Beltrao.

Pas de podcast.

PRESSE

Paris-art.com – 24 août 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

Artisticrezo.com – 13 septembre 2018

Libération – 2 novembre 2018

Lefigaro.fr – 5 novembre 2018

Lesinrocks.com – 6 novembre 2018

Paris-art.com – 7 novembre 2018

Anousparis.fr – 8 novembre 2018

Critiphotodanse.e.monsite.com – 8 novembre 2018

Le Monde – 10 novembre 2018

logazette.fr – 19 novembre 2018

i/o Gazette – Décembre 2018

Festival d'Automne à Paris 2018

10 Sep - 31 Déc 2018

📍 THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT | CENTRE NATIONAL DE LA DANSE
| CENTRE POMPIDOU PARIS | PALAIS DE TOKYO | MC93 BOBIGNY
| MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL | ESPACE 1789
| THÉÂTRE DES ABBESSES | ESPACE PIERRE CARDIN
| LAFAYETTE ANTICIPATIONS

👤 ANNE TERESA DE KEERSMAEKER | SABURO TESHIGAWARA
| LIA RODRIGUES | NOÉ SOULIER | HIROSHI SUGIMOTO | TOMAS SARACENO
| WALID RAAD | BOUCHRA QUIZGUEN | OLA MACIEJEWSKA
| ELEANOR BAUER

Quand les jours raccourcissent et les feuilles roussissent, c'est au tour du Festival d'Automne de lutter contre l'inertie. 47^e édition vigoureuse, le cru 2018 réserve une trentaine de spectacles de danse, dont une douzaine d'Anne Teresa De Keersmaeker. De quoi préparer un hiver énergique.



Lia Rodrigues, Furia, 2018. Danse contemporaine. Durée : 1h.
© Sammi Landweer.



Le coup de feu va bientôt partir pour la quarante-septième édition du Festival d'Automne à Paris. Au programme : une soixantaine de spectacles (danse, théâtre, performance, musique...) à retrouver un peu partout dans Paris. Côté danse, l'édition 2018 sera celle de la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker. Pour un focus composé d'une douzaine de spectacles. Festival dans le festival, Lafayette Anticipations lancera la première édition d'Échelle Humaine. Le Festival d'Automne croisera également Japonismes 2018 et New Settings. Soit au total (hormis Anne Teresa De Keersmaecker), une douzaine de spectacles de danse et performance, le plus souvent inédits. Du côté des croisements avec Japonismes 2018, il y aura *About Kazuo Ohno* de Takao Kawaguchi – une relecture du Butô de Kazuo Ohno. Le chorégraphe de ballet contemporain Saburo Teshigawara reprendra *The Idiot* (2016). Tandis qu'en partenariat avec New Settings, le photographe Hiroshi Sugimoto proposera *Sambasô, danse divine*.

Festival d'Automne 2018 : la vibration au sein du programme danse et performance

Du côté des performances émergentes, Échelle Humaine présentera les oeuvres 7 de Radouan Mriziga, *A lot of moving parts*, d'Eleanor Bauer et *Already Unmade*, d'Andros Zins-Browne. Tandis que New Settings proposera *Rencontre avec Pierre Pica*, d'Émilie Rousset. Autre pièce limitrophe et particulièrement intrigante : *Arachno-concerts*, de Tomas Saraceno. Un dialogue artistique et musical entre musiciens et araignées – lesquelles (ou lesquels) sont infiniment sensibles aux vibrations. Si leur morsure a inspiré de nombreuses danses, de la Tarentelle à l'Argia, les araignées sont aussi de fabuleuses danseuses. Autre pièce musicale et vibratile : le *Dance Concert* d'Ola Maciejewska. Une pièce pour trois interprètes, inspirée par le terpsitone de Leon Theremin – également inventeur de cet autre instrument nommé thérémine. Toujours avec New Settings, la chorégraphe contemporaine brésilienne Lia Rodrigues proposera *Furia* (titre provisoire). Tandis que Noé Soulier présentera sa nouvelle pièce, *Les Vagues* (ex-titre provisoire : *From Within*). Une pièce centrée sur le geste.

Déambulation et fils conducteurs, d'Anne Teresa De Keersmaecker à Walid Raad

Autre chorégraphe brésilien invité au Festival d'Automne 2018 : Bruno Beltrao. Avec sa compagnie basée à Rio de Janeiro (Grupo de Rua), Bruno Beltrao présentera *Inoah*, une plongée dans la Street dance brésilienne. Également de la partie, le Centre Pompidou accueillera la pièce *Jerada* de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Créée en réponse à une invitation de la compagnie norvégienne Carte Blanche, *Jerada* convoquera rites et trances actualisés. Avec quatorze danseurs imprégnés de Dakka Marrakchia (forme musicale rituelle), dans la pénombre intimiste des sous-sols de Beaubourg. Quant à l'artiste et performeur Walid Raad, il présentera *Les Louvres and/or Kicking the Dead* un dispositif narratif à travers lequel il accompagnera les visiteurs au sein de son exposition. Entre fiction discursive et réalité factuelle, la déambulation enjambra les continents, de la Belgique au Louvre Abu Dhabi, en passant par New York. Une expérience à l'image du Festival d'Automne 2018 : élargie.



Kerstin Behrend

PROSE GUERRIÈRE

Le chorégraphe brésilien **BRUNO BELTRÃO** retrouve la fougue de ses débuts avec *Inoah*. Une pièce comme un uppercut. Urgent et nécessaire.

LORS DE NOTRE DERNIÈRE RENCONTRE AVEC BRUNO BELTRÃO, Dilma Rousseff était encore présidente du Brésil dans la foulée des années Lula, la crise n'ayant pas encore mis le pays à genoux. Pourtant, l'inquiétude se lisait sur le visage du chorégraphe de Niterói. Au point que cet état paraissait se ressentir sur son travail, laissant plus d'un observateur sceptique après les révélations que furent *Too Legit to Quit* ou *H3*. Beltrão fait aujourd'hui un retour fracassant avec *Inoah*. Le Brésil est depuis empêtré dans un marasme économique, les conservateurs ont pris le pouvoir après la destitution – contestée – de Rousseff, Luiz Inácio Lula da Silva est en prison. Le monde ne tourne plus rond et Bruno Beltrão en prend acte.

Avec dix danseurs, il a passé six mois dans la ville d'*Inoah* au lointain de Rio de Janeiro, un espace clos d'où la troupe ne voyait qu'un morceau d'une maison, une montagne au loin avec une antenne TV. C'est le décor du spectacle, trois bandes d'écran avec projection comme

une frise au cadre de scène. *Inoah* est tout entier une chorégraphie d'ombres, celles des interprètes et sans doute aussi des fantômes du pays, une démocratie à la dérive. Il n'y a rien de narratif sur le plateau, juste ce besoin d'être contre : l'autre, le public, la réalité.

Inoah s'ouvre sur une pénombre, se finit sur un éclat de lumière. Entre, il y a des battles, des courses, des cris réprimés, une bande-son toute en grondements ou en riffs de guitare. Beltrão a ciselé chaque pas, même lorsque tout semble n'être qu'improvisation. Il y a ce jeu en coulisses, ces rondes furtives. Le travail des bras est remarquable : poignet que l'on saisit, tremblements à répétition. Ou simplement poing levé. Jusqu'à ce duo en avant-scène, puissant et un peu effrayant.

“Comment danser ensemble à partir d'un vocabulaire égocentrique, comment ce vocabulaire peut créer de nouveaux espaces, y a-t-il de la place pour de la subtilité dans les danses urbaines ?”, interroge Beltrão. Il répond à sa façon, frondeur dans

l'écriture, incontrôlable dans la gestuelle. On verra des corps rebondir, des plongeurs au sol comme s'il s'agissait de disparaître sous le tapis de danse. Tout *Inoah* est secoué de cette grammaire du mouvement qui puise au hip-hop, au contemporain, aux rites modernes. Mais *Inoah* est surtout une œuvre en guerre, combat qui ne dit pas son nom dans un pays à l'arrêt. Et si les solistes – remarquables – ne brandissent pas le drapeau de la révolte, il y a en eux le sentiment d'une urgence. Etre présent, l'un pour l'autre, l'un contre l'autre, être là. La guerre selon Bruno Beltrão est déclarée.

Philippe Noisette

Inoah Direction artistique Bruno Beltrão, du 6 au 10 novembre au **CENTQUATRE-PARIS**, Paris XIX^e, tél. 01 53 35 50 00, www.104.fr; le 13 novembre au **Théâtre Louis Aragon / Tremblay-en-France**, tél. 01 49 63 70 58, www.theatrelouisaragon.fr

Festival d'Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Festival d'Automne : Le meilleur de la danse



Anne Teresa De Keersmaeker: "Verklärte Nacht" © Anne Van Aerschot

Festival d'Automne

Auteur : Les spectacles chorégraphiques

Du 15 Sep 2018

Au 21 Déc 2018

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :
01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Anne Teresa De Keersmaeker, surtout, mais pas que : Résolument internationale, la 38^e édition du Festival d'Automne s'offre comme une intégrale de la grande dame flamande et présente également une première mondiale de Lia Rodrigues, accompagnée des dernières créations signées Bouchra Ouizgen, Noé Soulier, Bruno Beltrao, Saburo Teshigawara et Ola Maciejewska.

Teresa de Keersmaeker, aujourd'hui Première Dame de la danse contemporaine, n'aura jamais été aussi présente des deux côtés du Périphérique parisien. Le portrait que lui consacre le Festival d'Automne en 2018 s'étend de « Fase, Four Movements to the Music of Steve Reich », sa pièce fondatrice qui fit l'effet d'une bombe en 1982, à sa dernière création en date, « Mitten wir im Leben sind – Bach6Cellosuiten ».



Anne Teresa De Keersmaeker / Salva Sanchis: "ALove Supreme" © Anne Van Aerschot

Une dizaine de pièces au total, d'une même chorégraphe, dans une seule édition d'un festival! S'y ajoutent un « Slow Walk » parisien, façon de lancer une opération chorégraphique et pédestre face à l'accélération apparemment obligée de notre quotidien. Voilà qui dit aussi que la source de la danse, chez De Keersmaeker comme en général, est à chercher ailleurs que dans le mouvement frénétique.

De Keersmaeker, au cœur de la vie

« Slow Walk », donc, et avec raison: *Qui va piano, va sano, va lontano...* On la verra au Centquatre-Paris avec la reprise de « Rosas danst Rosas », une de ses pièces fondatrices. Elle vient par deux fois avec le Théâtre de la Ville : A l'Espace Cardin avec « Verklärte Nacht » (La nuit transfigurée) et au Théâtre des Abbesses avec « Zeitigung » (Les marques du temps), une pièce qui découle de « Zeitung », une de ses grandes pièces précédentes, et nous parle du passage du temps, sur musique romantique (Bach, Brahms) et contemporaine (Webern, Schoenberg).



Anne Teresa De Keersmaeker: "Rain (live)" © Anne Van Aerschot

Si on ajoute « Mitten im Leben wir sind » (Au milieu de la vie nous sommes), présenté à la Philharmonie, on remarque chez la chorégraphe un fort penchant de pour le romantisme allemand. S'y ajoutent « Rain (live) » à La Villette et, au Centre Pompidou, « Quartett » – la collaboration historique de la chorégraphe avec la compagnie de théâtre TG Stan, fondée par sa sœur, Jolante de Keersmaeker, et non moins une référence, présente à Paris pour quasiment chaque édition du Festival d'Automne.

Mais le festival offre surtout des rencontres avec l'œuvre de Keersmaeker tout autour de Paris, là où on ne l'a jamais (ou très peu) vu avant : A Alfortville, à Châtenay-Malabry, à Gennevilliers, à Pantin, à Pontoise, à Rambouillet, à Rungis, à Saint-Ouen, à Sénart, à Vitry-sur-Seine... Et il faut les fêtes de Noël pour mettre fin à la présence d'Anne Teresa de Keersmaeker à et autour de Paris.

Japonismes d'Automne

Une autre manifestation domine cet automne: Le Cycle « Japonismes » dresse un portrait artistique de l'Empire Nippon, de ses traditions à des artistes actuels qui les revisitent sous un jour plus distant. Avec « Sambahô, danse divine », une véritable dynastie, les Nomura, dévoilent leur art, le Kyôgen, ce théâtre chorégraphique aux ambiances dramatiques et comiques. Mansaku Nomura, le père, et Mansai, son fils, mènent ensemble une troupe qui revisite, à l'Espace Cardin du Théâtre de la Ville, une danse sacrée fondatrice de la civilisation japonaise, dans la finesse et la puissance qui caractérisent tant d'arts japonais.

Avec Saburo Teshigawara et son épouse Rihoko Sato, on retrouve un couple emblématique de la danse contemporaine mondiale. Leur geste aérien et léger, faisant du corps une sorte de papier japonais, est inégalé, malgré (ou grâce à) l'âge avancé du maître. Teshigawara présente à Chaillot - Théâtre National de la Danse, un duo chorégraphique à partir de l'Idiot de Dostoïevski, sans texte mais en mettant son art corporel au service d'une incarnation plus théâtrale qu'à son habitude.



La découverte nipponne sera Takao Kawaguchi, avec une idée pour le moins singulière. Il se réfère à l'œuvre du fondateur du butô, Kazuo Ohno, et sa légendaire capacité à transcender sa masculinité et la matérialité du corps. Pourtant, Kawaguchi n'a jamais vu un spectacle d'Ohno en live. Et peut-être en est-il mieux ainsi. Car le but n'est en rien de produire une copie, mais de trouver un chemin vers soi, à travers des chefs-d'œuvre d'Ohno, en questionnant son propre corps et son temps, à travers une identité chorégraphique révolutionnaire.

Perspectives brésiliennes

Autour de la Baie de Rio, ça se gâte. Lula reste en prison, et les tensions sociales s'exacerbent. Lia Rodrigues et Bruno Beltrao se trouvent en première ligne. Rodrigues qui dirige son école de danse dans l'une des favelas de Rio, annonce une nouvelle création pour Chaillot, sous le titre provisoire de « Furia », où elle se soucie tout particulièrement du collectif et du corps social, avec la fibre sensuelle et festive qu'on lui connaît, à travers tous les cataclysmes qu'elle sait transformer en émerveillements scéniques.



"Inoah" de Bruno Baltrao © Bruno Baltrao

Non loin de Rio, à Niteroi, Bruno Beltrao réussit une prouesse toute latine, celle d'être à la fois le Mourad Merzouki et l'Anne Teresa De Keersmaeker de son pays. Son approche du Hip Hop est graphique, diaphane et aérienne, dessinant au sol des lignes de fuite aussi élégantes que celle de la directrice de la compagnie Rosas, en mariant exigence et sensibilité. « Inoah », présenté au Centquatre-Paris, est un nouvel avatar de ce langage si singulier, annonçant une danse de l'avenir.

Percussions et fusions

Trois pièces chorégraphiques de cette édition du Festival d'Automne jouent avec la musique. Noé Soulier, nouveau prodige de la scène française, sera à Chaillot avec une pièce percussive, où le rythme et le mouvement ne font qu'un. Mais qui alors pense à une école de samba, a tout faux. Ici, les variations sont infinies et aucun mouvement, aussi graphique soit-il, n'est prévisible.



"Dance Concert" d'Ola Maciejewska © MArtin Argyroglo

La recherche d'une relation fusionnelle entre danse et musique, très en vogue en ce moment, est peut-être le contrecoup de l'indépendance de la danse établie depuis Merce Cunningham. En voici un nouvel exemple : La Polonaise Ola Maciejewska remet au goût du jour un instrument de musique bien particulier, à savoir le thérémine, instrument électronique vieux d'un siècle, adopté n leur temps par John Cage et Merce Cunningham, qui permet à la danseuse de faire de ses mouvements la source même de la musique de son spectacle. Son « Dance Concert » part à la recherche d'une relation parfaitement organique entre le corps et le son.

Et au Centre Pompidou on verra Bouchra Ouizgen donner le vertige à Carte Blanche, la compagnie nationale contemporaine de la Norvège. Où elle fait tourner quatorze danseurs jusqu'à leurs limites physiques, au son de la Dakka Marrachkia Baba's band. Aux rythmes gnaoui obsédants, « Jerada » interroge, dans une ambiance nocturne, le rapport des danseurs aux espaces intérieurs et indicibles. Une confrontation culturelle sulfureuse...

Thomas Hahn



Inoah a été créé en 2017 au festival allemand Theater der Welt. KERSTIN BEHRENDT

Bruno Beltrão, le break des rues brésiliennes

Virtuose des liens entre hip-hop et danse contemporaine, le chorégraphe de Niterói présente «Inoah», sur la difficulté à coexister. Et revient sur l'inquiétant contexte politique de son pays.

«Un jour, un ami surfeur m'a demandé: "Tu travailles toujours sur le dialogue entre la rue et la danse contemporaine?" Me reprochant clairement de me répéter. J'ai pensé: "Et toi tu es toujours en train de prendre des vagues debout sur une planche?".» Bruno Beltrão sait que l'obsession est un privilège. En 1996, l'enfant précoce des rues de Niterói, dans la banlieue de Rio, a 16 ans lorsqu'il crée sa compagnie Grupo de Rua. Aujourd'hui, à 37 ans, il insiste furieusement sur la différence entre répétition et approfondissement. Avec *Inoah*, il prouve qu'il peut recommencer le monde et le langage du hip-hop à chaque création. Il persévère. Et c'est ce qui distingue sûrement ses chorégraphies du tout-venant du «hip-hop contemporain»: une façon complexe d'explorer de nouvelles manières d'être ensemble. Pas gagné avec le vocabulaire du hip-hop: terrain de compétition où les egos s'affrontent, où les corps se touchent peu: «Copier le geste de l'autre n'est pas danser ensemble», nous explique cet artiste rare, impatientement attendu au Festival d'automne à Paris où il laissa il y a quelques années des images indélébiles de sprints arrière infinis et de mélange inouï entre postmodernisme américain tendance Lucinda Childs et breakdance.

«**Poules**». Pour sa nouvelle création, vue à Bruxelles en juin, les danseurs se sont concentrés les deux premiers mois sur deux choses: marcher et courir. Travail de longue haleine qui explique l'impact de sa pièce, où les corps élastiques se jettent au

sol, marchent en arrière, comme s'ils prouvaient que l'homme est bien un corps en devenir. Il explique s'être en partie inspiré de la pièce *N.N.N.N* pour quatre danseurs du grand chorégraphe américain William Forsythe, vue il y a des années au théâtre municipal de Rio de Janeiro. Elle représente pour lui ce langage possible entre les corps. Forsythe est son modèle d'obsessionnel: «Il pourrait profiter de son héritage dans le monde de la danse et l'explorer infiniment. Or, il est toujours, à 68 ans, en train de s'aventu-

rer sur de nouveaux fronts.» Pour *Inoah*, Beltrão s'est littéralement déplacé. Inoah est le nom du quartier de Maricá où la compagnie a répété. Depuis longtemps, il voulait tenter une expérience moins urbaine: «Mon père a toujours été contre. Il disait que notre travail était influencé par la ville, les bruits des immeubles, le stress, la pollution, et que sans ça, on en perdrait l'essence.» Quand son créateur lumière, Renato Machado, les a rejoints, il a ironisé: «Vous répétez au milieu des poules.» Rien à voir avec l'habituelle salle de répétition d'Icaraí, quartier de Niterói, perdue au milieu de la circulation, de la spéculation immobilière, sans silence. Pour arriver depuis Rio, les danseurs doivent compter deux heures – une épreuve

sur un rythme quotidien. «J'ai choisi ce lieu parce que la pièce était basée sur l'idée de déplacement, de nomadisme, on voulait expérimenter le mouvement constant», explique Beltrão. C'est aussi le seul endroit où il peut prétendre, pour un prix abordable, à un espace de 780 m² pour répéter. «C'est très puissant de rester enfermé avec douze personnes pendant six mois. C'est un acte fort et symbolique. On doit négocier, oublier, pardonner, essayer encore. C'est notre proposition depuis toujours: la danse comme espace pour s'exercer à la coexistence.»

«**Violence**». Plus tard, il glisse que son pays a une profonde difficulté à vivre avec la différence et ajoute: «Le challenge de créer une com-

munauté est éternel, sans fin. Mais c'est intéressant que ce soit possible au niveau du geste.» La rue brésilienne qu'il connaît si bien l'inquiète, il dresse la liste sans fin des meurtres ou des attaques au couteau envers des militants du Parti des travailleurs. «Les discours de Jair Bolsonaro incitent à la violence envers les femmes, la communauté LGBTQ+, les Noirs, les Indiens, les habitants du Nordeste.» Il n'a aucune illusion sur le nouveau président: «Je pense que c'est un être humain dégoûtant, pas prêt, et très lâche. J'espère qu'il n'y aura pas d'escalade de l'inégalité et de la corruption.»

A 9 ans, Beltrão pensait faire des films et passait ses week-ends à écrire des scénarios – «le réalisateur en moi est en-

core en sommeil». Il repense avec émotion au discours de Guillermo del Toro recevant en mars l'oscar du meilleur film pour *la Forme de l'eau*. Il lançait aux cinéastes en devenir: «Je pensais que ça n'arriverait jamais, c'est arrivé. C'est une porte, enfoncez-la et rentrez.» Beltrão n'a pas peur des portes à enfoncer, même celles qui sont en train de se refermer en ce moment au Brésil. S'il faisait un film aujourd'hui, l'histoire raconterait «la difficulté d'établir un dialogue entre les gens».

AURÉLIE CHARON

INOAH
de BRUNO BELTRÃO
Du 6 au 10 novembre
au CentQuatre (75019),
le 13 au Théâtre
Louis-Aragon,
Tremblay-en-France (93).



Le Figaro – 5 novembre 2018

LE FIGARO · fr
culture

Inoah, les 100.000 volts du chorégraphe Bruno Beltrao

Par Ariane Bavelier | Publié le 05/11/2018 à 07:30



Le Brésilien s'attaque à la figure du migrant dans une pièce pour dix danseurs qui travaillent dans un style d'une énergie folle, entre hip-hop et contemporain.

Il est de ces chorégraphes nés au Brésil, dans ce pays où beaucoup trouvent urgent de tenter l'aventure. La danse fait partie des moyens déployés. Après avoir dansé dans la rue, il a fondé le Grupo de Rua de Niteroi, un groupe de danse professionnel qu'il emmène se produire à l'international. La pièce qu'il présente au Centquatre, *Inoah*, évoque la figure du migrant. Bruno Beltrao l'aborde avec dix danseurs qui portent son langage venu du hip-hop et stylisé par une approche de danse contemporaine.

Les danseurs rebondissent sur le dos, tournent, montent sur leurs bras... Ce qui frappe dans les pièces de Beltrao, c'est l'énergie ininterrompue qui les irradie. Et la manière dont les corps, taillés sans complexe dans la vigueur et la sensualité, attaquent l'espace, le dévorent avec des mouvements qui semblent ne jamais devoir finir.

On ne sait pas comment Beltrao traitera de la figure du migrant. Sans doute y mettra-t-il l'empathie nécessaire. Celle avec laquelle les artistes nés dans la rue savent considérer leur prochain. La pièce, qui se déroule sur une musique électro, dure cinquante minutes taillées dans le souffle et au plus près du cœur.

Le Centquatre, 5, rue Curial (XIXe).

Tél.: 01 53 35 50 00.

dates: du 6 au 10 nov. à 20 h 30.

Places: de 15 à 25 €, et au Théâtre Louis-Aragon à Tremblay-en-France, le 16 nov.

Lesinrocks.com - 6 novembre 2018

les Inrockuptibles



"Inoah" (c) Kerstin Behrendt



SCÈNES

PAR
Philippe Noisette

Avec "Inoah", Bruno Beltrao retrouve la prose guerrière de ses débuts

06/11/18 11h13

Le chorégraphe brésilien renoue avec la fougue de ses débuts avec "Inoah". Une pièce comme un uppercut. Urgent et nécessaire.

Lors de notre dernière rencontre avec Bruno Beltrao, Dilma Rousseff était encore présidente du Brésil dans la foulée des années Lula, la crise n'ayant pas encore mis le pays à genoux. Pourtant, l'inquiétude se lisait sur le visage du chorégraphe de Niteroi. Au point que cet état paraissait se ressentir sur son travail, laissant plus d'un observateur sceptique après les révélations que furent *Too Legit to Quit* ou *H3*. Le Brésil est depuis empêtré dans un marasme économique. Les conservateurs ont d'abord pris le pouvoir après la destitution - contestée - de Rousseff, Luiz Inacio Lula da Silva est en prison. Puis désormais, c'est l'extrême-droite qui gouverne le pays, avec l'élection de Jair Bolsonaro fin octobre. Le monde ne tourne plus rond et Bruno Beltrao en prend acte avec *Inoah*, fracassant retour.

Chorégraphie d'ombres

Avec dix danseurs, il a passé six mois dans la ville d'Inoah au lointain de Rio de Janeiro, un espace clos d'où la troupe ne voyait qu'un morceau d'une maison, une montagne au loin avec une antenne TV. C'est le décor du spectacle, trois bandes d'écran avec projection comme une frise au cadre de scène. *Inoah* est tout entier une chorégraphie d'ombres, celles des interprètes et sans doute aussi des fantômes du pays, une démocratie à la dérive. Il n'y a rien de narratif sur le plateau, juste ce besoin d'être contre : l'autre, le public, la réalité.

Inoah s'ouvre sur une pénombre, se finit sur un éclat de lumière. Entre, il y a des battles, des courses, des cris réprimés, une bande-son toute en grondements ou en riffs de guitare. Beltrao a ciselé chaque pas, même lorsque tout semble n'être qu'improvisation. Il y a ce jeu en coulisses, ces rondes furtives. Le travail des bras est remarquable : poignet que l'on saisit, tremblements à répétition. Ou simplement poing levé. Jusqu'à ce duo en avant-scène, puissant et un peu effrayant.

Oeuvre en guerre

"*Comment danser ensemble à partir d'un vocabulaire égocentrique, comment ce vocabulaire peut créer de nouveaux espaces, y a-t-il de la place pour de la subtilité dans les danses urbaines ?*" interroge Beltrao. Il répond à sa façon, frondeur dans l'écriture, incontrôlable dans la gestuelle. On verra des corps rebondir, des plongeurs au sol comme s'il s'agissait de disparaître sous le tapis de danse.

Tout *Inoah* est secoué de cette grammaire du mouvement qui puise au hip hop, au contemporain, aux rites modernes. Mais *Inoah* est surtout une œuvre en guerre, combat qui ne dit pas son nom dans un pays à l'arrêt. Et si les solistes - remarquables - ne brandissent pas le drapeau de la révolte, il y a en eux le sentiment d'une urgence. Etre présent, l'un pour l'autre, l'un contre l'autre, être là. La guerre selon Bruno Beltrao est déclarée.

***Inoah*, direction artistique Bruno Beltrao, du 6 au 10 novembre au CENTQUATRE-PARIS. Le 13 novembre au Théâtre Louis Aragon de Tremblay-en-France. Festival d'Automne à Paris.**

Paris-art.com - 7 novembre 2018

DANSE | SPECTACLE

parisart

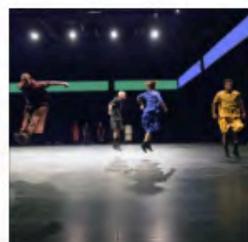
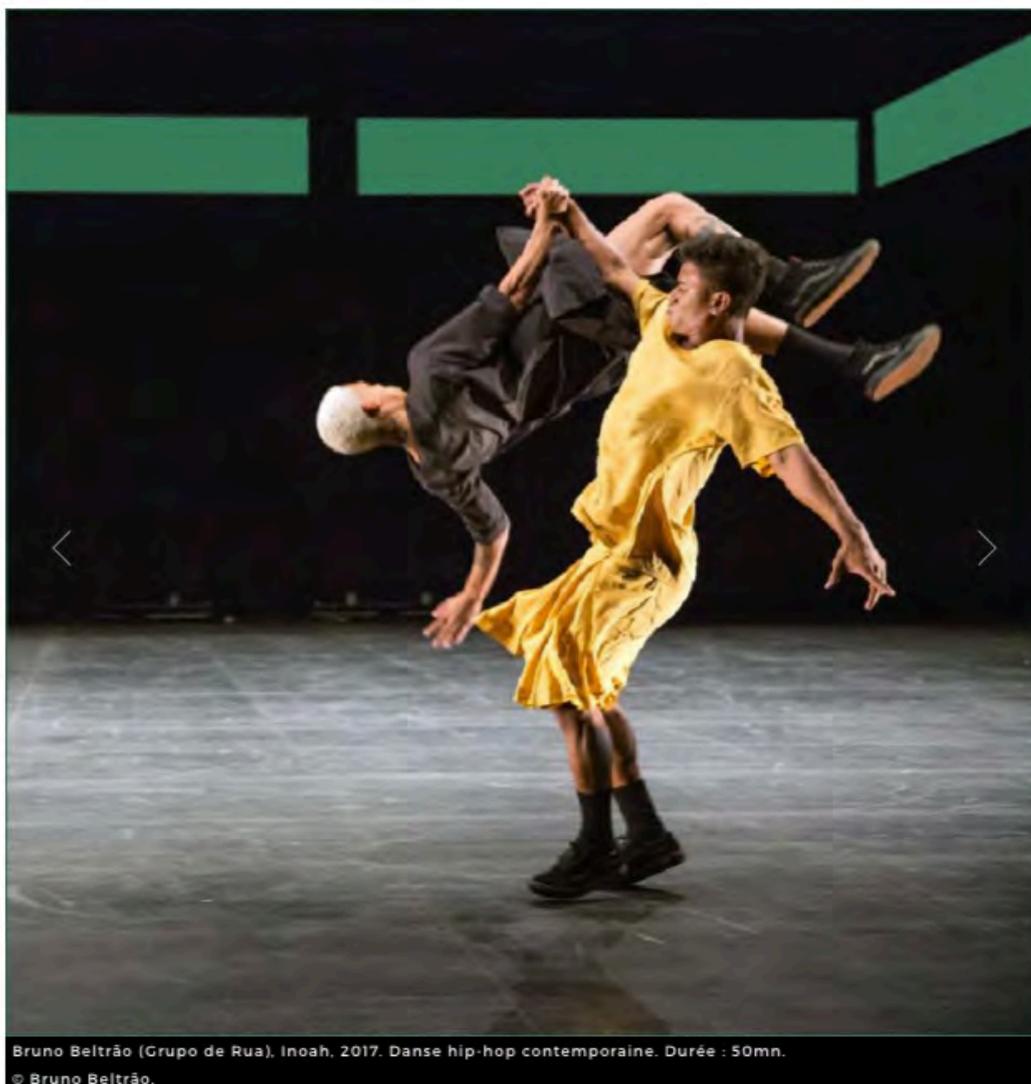
Kalypso | Inoah

13 Nov - 13 Nov 2018

📍 THÉÂTRE LOUIS ARAGON

👤 BRUNO BELTRÃO

Quand le hip-hop devient virtuose au point de défier la gravité, il envoûte par ce qu'il produit. Avec *Inoah*, le chorégraphe brésilien Bruno Beltrão livre une pièce où les danseurs enchaînent des mouvements qui, pour certains, paraissent même hors de portée humaine.



Chorégraphe contemporain brésilien, Bruno Beltrão travaille la danse urbaine depuis 1996. Avec sa compagnie, Grupo de Rua, il compose des pièces qui investissent l'instant. Création pour dix danseurs, *Inoah* (2017) tire son titre du nom d'un lieu. Soit Inoã, une ville brésilienne côtière, proche de Marica, dans le voisinage de Niterói – ville natale de Bruno Beltrão. Cherchant un lieu pour danser, dans la ville très prisée de Niterói, et n'en trouvant pas d'abordable, Bruno Beltrão et le Grupo de Rua ont opté pour un bel espace dans Inoã, à une trentaine de kilomètres de Rio de Janeiro. En langue tupi, inoã signifie tout à la fois 'herbes hautes', 'champs élevés' et 'rétrécir'. En raison du caractère montagneux du lieu – la Serra da Tiririca. Imprégnée de cet espace, la pièce *Inoah* déploie une danse hip-hop à la fois calme, maîtrisée, mais sans répit. Tout en bonds et rebonds.

***Inoah* de Bruno Beltrão (Grupo de Rua) : un hip-hop virtuose et délocalisé**

Pendant six mois, Bruno Beltrão et le Grupo de Rua sont restés en résidence de création à Inoã. Dans un large espace clos, à l'exception de fenêtres donnant sur une vue composée de maisons, de montagnes, et d'une antenne de télécommunication. Également agrémentée de fils électriques emmêlés. Vision vaguement anxiogène, électrisante, *Inoah* reflète la question de savoir quelle communication la danse hip-hop entretient avec le monde. Sur une scène dépouillée, les danseurs d'*Inoah* déploient ainsi une danse elle aussi sous tension. Il y a presque quelque chose du poisson hors de l'eau dans les soubresauts des danseurs, capables de tomber et se relever dans une contorsion. Dans des rebonds presque inhumains, à force d'être d'une souplesse médusante. Et formant des constellations variables, les danseurs hypnotisent le regard. Du hip-hop, Bruno Beltrão développe cette tendance au renversement. Chaque partie du corps pouvant devenir point d'appui potentiel, y compris la tête.

Défier la gravité par le rebond : dix danseurs, comme des poissons dans l'air

Interprété par dix danseurs virtuoses – Bruno Duarte, Cleidson De Almeida, Douglas Santos, Igor Martins, Joao Chataignier, Leandro Gomes, Leonardo Laureano, Alci Junior Kpuê, Ronielson Araujo, Sid Yon –, *Inoah* reflète une forme de lutte chorégraphique. L'urgence et la rapidité donnent le rythme. Hormis le titre, localisé, *Inoah* existe dans son propre présent. Le hip-hop de Bruno Beltrão ne se revendique pas comme culture exclusive. Vecteur d'énergie plus que tentation hégémonique, *Inoah* vibre plutôt en temps réel. Et sur une composition sonore de Felipe Storino, les danseurs défient la gravité. Il y a la marche : ce moment où l'être humain relève la tête. Et puis il y a *Inoah* : un spectacle où l'humain marche sur la tête, sur le flanc, en tombant, en sautant. Toujours preste, non pas à se relever, mais à continuer d'avancer. Une pièce à retrouver durant le festival [Kalypso 2018](#).

Anousparis.fr – 8 novembre 2018

ANOUS PARIS

Inoah au Centquatre dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Vous avez deux occasions rêvées de voir *Inoah* de Bruno Beltrão, du 6 au 10 novembre au Centquatre dans le cadre du Festival d'Automne à Paris puis le 13 novembre au Théâtre Louis Aragon à Tremblay-en-France dans le cadre du Festival Kalypso.

Inoah, esthétique urbaine



Bruno Beltrão, compagnie Grupo de Rua, Inoah

Le chorégraphe brésilien Bruno Beltrão, à la tête de la compagnie **Grupo de Rua**, présente *Inoah*, spectacle pour 10 danseurs. Inoah, c'est tout simplement le nom de la ville voisine de Rio de Janeiro où se trouve les studios de la compagnie depuis 1996. Figure incontournable de la danse contemporaine, **Bruno Beltrão** s'inscrit dans une **esthétique urbaine** et déconstruit perpétuellement les codes de la danse hip-hop pour mieux en cerner les enjeux et les frontières. Les 10 interprètes uniquement masculins explorent ici la question de la **figure du migrant**, homme seul toujours à la marge du groupe.

Le Centquatre-Paris

5 rue curial, 19^e

Du 6 au 10 novembre

Tarifs de 20 à 25 euros

Le spectacle en un mot ?

Puissant

Pour qui ?

Tout le monde

A quelle occasion ?

Présenté dans le cadre du [Festival d'Automne à Paris](#)



Claire Nini

il y a 1 semaine

Critiphotodanse

Par [Gourreau Jean Marie](#) Le 08/11/2018 Commentaires (0) Dans [Critiques Spectacles](#)



Photos B. Beltrão & K. Behrendt

Bruno Beltrão :

La force du désespoir



On se demande bien, à l'issue d'*Inoah*, la dernière création du brésilien Bruno Beltrão, où se trouve « la figure du migrant, pionnier d'un monde ouvert », postulat des sociologues Marie Poinot et Serge Weber, auteurs du livre *Migrations et mutations de la société française, l'état des savoirs*, source de cette création. Une œuvre étonnante, mâtinée de hip-hop, au sein de laquelle dix danseurs se livrent à un sabbat méphistophélique d'une époustouflante virtuosité... Le titre de la pièce, quant à lui, n'est guère plus explicite : *Inoah*, en effet, est le nom d'une ville du Brésil proche de Rio de Janeiro où Bruno Beltrão et sa compagnie, le Grupo de Rua, ont leur port d'attache. Alors, quel message le chorégraphe a-t-il voulu nous délivrer au travers de ce spectacle qui a l'heur de nous surprendre, de nous étonner, de nous fasciner, bien que l'on n'en saisisse pas le sens ?



Certes, les migrants sont souvent des êtres désemparés, animés d'une force qui caresse le désespoir et qui peut les conduire à des actes frôlant la folie. En fait, c'est cette extravagance, cette fièvre frénétique, ces troubles schizophréniques dont ils sont empreints et qui sont reflétés par ces dix extraordinaires danseurs, tous des hommes, qui nous envoûtent, qui nous subjuguent, voire qui nous font peur. Se confronter aux autres et, en même temps, faire corps avec certains d'entre eux dans la même souffrance, conduit nécessairement tant à la solitude qu'au rapprochement, à la formation de groupuscules, au duel... C'est en effet tout cela que l'on peut voir sur scène mais ce qui nous captive, qui attire réellement notre attention est tout autre chose. Ce qui nous séduit en fait, voire nous laisse pantois mais aussi nous déroute, c'est cette gestuelle impulsive novatrice fort originale qui déconstruit entre autres les bases du hip-hop pour les enrichir, les complexifier, les rendre plus prégnantes, plus tarabiscotées et, de fait, plus affriolantes. Une chorégraphie viscérale, sans semble t'il de ligne directrice, assemblage de petits gestes secs et nerveux à l'image de décharges électrisantes qui traverseraient les corps comme un influx, générant des impulsions désordonnées difficiles à maîtriser. Une partition de grondements sourds et profonds qui pourraient être issus des entrailles de la terre, fruits de l'imagination du compositeur brésilien Felipe Storino, souligne encore cet état qui traduit chez les protagonistes de l'œuvre une âme, un for intérieur indécis, tourmenté, torturé. Il en résulte une danse sophistiquée à l'extrême, étirant, tordant et désarticulant les corps, ponctuée de sauts, de plonges au sol et de courses éperdues, comme pour les libérer de la violence dont ils sont imprégnés et qui traduit on ne peut mieux le malaise, voire le chaos qui règne au Brésil en ce moment.

J.M. Gourreau

Inoah / Bruno Beltrão, le Centquatre-Paris, du 6 au 10 novembre 2018, dans le cadre du Festival d'automne à Paris.



Le hip-hop brut et savant de Bruno Beltrao

« Inoah », dernière création du chorégraphe, est présentée au Festival d'automne

Quelque chose brûle dans la nuit, que l'on entend rôder, couiner, avant que cela n'apparaisse par fragments. Quelque chose se propage que l'obscurité crache avant de l'avaler de nouveau et ainsi de suite dans un phénomène de digestion permanente. Cette matière déconcertante est la danse en éruption du chorégraphe Bruno Beltrao, une boule de feu lancée sur le plateau pour un jeu de toupie sauvage intitulée *Inoah*.

Le hip-hop brut et savant de l'artiste brésilien, pour la quatrième fois à l'affiche du Festival d'automne depuis 2005, possède toujours sur le qui-vive. En duo, quatuor, à six ou tous ensemble, les dix danseurs composent des escouades qui se reconfigurent sans cesse au hasard des croisements. Un réseau de circulations vives se dessine comme la vie grouillante et souterraine d'une ville fantôme irriguée par des créatures qui se retrouvent au hasard d'un labyrinthe.

Vitesse sidérante

Ce flux étrange a d'abord les pieds coupés. Pas les nerfs. Il flotte au-dessus d'un lac sombre. L'obscurité est son habitat, son combustible. Les silhouettes, en costumes blancs et larges, lèvitent. La blancheur des mollets nus vibre. Sur le sol se forment des halos opaques et blafards comme ceux de lampes de poche. Ils activent un théâtre d'ombres où le souffle,

les frottements de mains, les frappes de pieds tambourinent une histoire à suspense, faite de menace et de danger.

Sur le plateau vide dont les entrailles grondent de plus en plus fort, la vitesse de la propagation de la danse est sidérante. Insurrection intime, elle se formalise sans s'arrêter, dans des enchaînements tourbillonnants jamais vus. A peine le temps de noter la trajectoire d'un interprète qu'il a déjà été englouti. Dans ce spectacle sans esbroufe, l'art et la technique du déséquilibre culminent à haut niveau. La virtuosité est une merveilleuse issue pour se libérer de soi et déjouer tous les contextes. Une vrille anatomique se fauille partout. Danser l'exploit fait toujours survivre au pays de Beltrao.

Avec cette pièce répétée dans la ville d'Inoah, près de Rio de Janeiro, Bruno Beltrao, à la tête de la compagnie Grupo de Rua depuis 1996, perpétue un hip-hop abstrait et austère qui raconte la menace, le danger, l'incertitude, la tension. Chacun des dix hommes présents sur le plateau brandit une langue unique dont l'âpreté et la beauté serrent le cœur et le ventre. Un astre noir est passé et porte le nom d'*Inoah*. ■

ROSITA BOISSEAU

Inoah, de Bruno Beltrao, au Centquatre/Festival d'automne, Paris. Jusqu'au 10 novembre, 20 h 30. De 15 à 25 euros. Le 13 novembre, Théâtre Louis-Aragon, Tremblay-en-France (93).

Inoah

FESTIVAL D'AUTOMNE

CRITIQUES

DANSE

Beltrão déplace les frontières

Par Pierre Fort

🕒 19 novembre 2018

Article publié dans I/O daté du 03/12/2018



© Kerstin Behrendt

Juste l'os, le nerf, le muscle. Pas de pathos, pas de gras, pas de sirop. Une ligne de lumière sur le plateau à cour et c'est presque tout. Ça glisse lentement, ça se contorsionne, ça se renverse en arrière, ça se fige dans l'obscurité radieuse au son des vibrations tranquilles du *subwoofer*. Deux danseurs. Puis trois, puis quatre. Paralysie, *freezes*, frémissement des mains... Placée juste derrière nous, une lycéenne en sortie scolaire s'inquiète déjà à voix haute : « C'est de la danse, ça ? »

Moyennant une hyper-sophistication austère, loin des clichés festifs et rassurants du hip-hop *mainstream*, la proposition de Bruno Beltrão s'affranchit de tout récit identifiable, de toute progression logique et procède par ruptures, par tableaux discontinus. Bientôt vont jaillir, avec une élasticité étonnante, comme des chats endiablés qui bondissent de partout, les dix danseurs enchaînant figures et *coupes*. C'est la brusque détente du muscle, la beauté allurée et drastique du mouvement. Le spectacle semble n'avoir vraiment commencé que dans ce déploiement soudain d'énergie entêtée et de virtuosité incontestable.

Il y aurait presque, dans cette martialité fluide et électrique, dans cette maestria fauve et virile, une forme de douceur : serait-elle due aux shorts longs et amples que portent les danseurs, qui leur donnent, en mouvement, une silhouette ailée et papillonnante ? Parfois, lorsque le silence s'installe, on entend, sur le sol, le seul bruit des *sneakers*, attendrissant comme l'empreinte humble et fragile de l'effort vigoureux. Partant des propositions faites par les danseurs lors d'improvisations, le chorégraphe brésilien est en quête d'une grammaire neuve, d'un vocabulaire inordinaire du geste. « Inoah », nom du lieu de résidence où s'est créé le spectacle, cherche à évoquer la longue marche des migrants.

Beltrão n'est pas sûr de la validité de son propos : « Comment le hip-hop peut-il contribuer à une meilleure compréhension du monde dans lequel nous vivons ? C'est peut-être une question trop vaste, certainement, sachant que je n'ai pas d'avenir particulier en tête. Il faut cependant croire en quelque chose pour pouvoir créer des œuvres, même si cela soulève toujours des doutes. » Sa seule certitude réside sans doute dans la foi en une énonciation inédite et pure, faisant éclater les limites. Il s'agit pour lui de faire muter l'espace, de le métamorphoser radicalement, de s'en emparer avec une détermination et une rage indomptées que rien n'apaise. Cela vaut bien tous les discours sur les migrants. A la fin du spectacle, une camarade s'enquiert auprès de la lycéenne : « Alors, ça t'a plu ? – Ouais, ça a allé... » Oui, Bruno Beltrão déplace les frontières. Y compris celles qui existent dans le public du 104.



Festival d'Automne

INOAH

CHORÉGRAPHIE BRUNO BELTRÃO

LE 104

« À partir de la figure du migrant, ce damné de notre temps, Bruno Beltrão signe une composition chorégraphique complexe et contrastée. »

BELTRÃO DÉPLACE LES FRONTIÈRES

— par Pierre Fort —

Juste l'os, le nerf, le muscle. Pas de pathos, pas de gras, pas de sirop. Une ligne de lumière sur le plateau à cour et c'est presque tout. Ça glisse lentement, ça se contorsionne, ça se renverse en arrière, ça se fige dans l'obscurité radieuse au son des vibrations tranquilles du *subwoofer*. Deux danseurs. Puis trois, puis quatre. Paralysie, *freezes*, frémissement des mains... Placée juste derrière nous, une lycéenne en sortie scolaire s'inquiète déjà à voix haute : « C'est de la danse, ça ? » Moyennant une hyper-s sophistication austère, loin des clichés festifs et rassurants du hip-hop mainstream, la proposition de Bruno Beltrão s'affranchit de tout récit identifiable, de toute progression logique et procède par ruptures, par tableaux discontinus. Bientôt vont jaillir, avec une élasticité étonnante, comme des chats endiablés qui bondissent de partout, les dix danseurs enchaînant figures et coupes. C'est la brusque détente du muscle, la beauté allurée et drastique du mouvement. Le spectacle semble n'avoir vraiment commencé que dans ce déploiement soudain d'énergie entêtée et de virtuosité incontestable. Il y aurait presque, dans cette martialité fluide et électrique, dans cette maestria fauve et virile, une forme de douceur : serait-elle due aux shorts longs et amples que portent les danseurs, qui leur donnent, en mouvement, une silhouette ailée et papillonnante ? Par-

fois, lorsque le silence s'installe, on entend, sur le sol, le seul bruit des sneakers, attendrissant comme l'empreinte humble et fragile de l'effort vigoureux. Partant des propositions faites par les danseurs lors d'improvisations, le chorégraphe brésilien est en quête d'une grammaire neuve, d'un vocabulaire inordinaire du geste. « Inoah », nom du lieu de résidence où s'est créé le spectacle, cherche à évoquer la longue marche des migrants. Beltrão n'est pas sûr de la validité de son propos : « Comment le hip-hop peut-il contribuer à une meilleure compréhension du monde dans lequel nous vivons ? C'est peut-être une question trop vaste, certainement, sachant que je n'ai pas d'avenir particulier en tête. Il faut cependant croire en quelque chose pour pouvoir créer des œuvres, même si cela soulève toujours des doutes. » Sa seule certitude réside sans doute dans la foi en une énonciation inédite et pure, faisant éclater les limites. Il s'agit pour lui de faire muter l'espace, de le métamorphoser radicalement, de s'en emparer avec une détermination et une rage indomptées que rien n'apaise. Cela vaut bien tous les discours sur les migrants. A la fin du spectacle, une camarade s'enquiert auprès de la lycéenne : « Alors, ça t'a plu ? - Ouais, ça a allé... » Oui, Bruno Beltrão déplace les frontières. Y compris celles qui existent dans le public du 104.